

écus, dont 300.000 en créances. Après un nouveau débat à Florence entre le Grand Duc et les délégués du roi de France, l'accord se fit sur le chiffre de 600.000 écus d'or, de 7 livres 1/2, monnaie florentine, dont 350.000 seraient versés aussitôt après la célébration du mariage, et le reste défalqué de la dette.

C'était une dot royale : 4.500.000 livres, ou, pour être plus intelligible, 13.500.000 francs en valeur absolue, sans tenir compte du pouvoir d'achat, qui, même avant 1914, serait quatre ou cinq fois plus fort.

Le Roi constituait en douaire à sa femme un revenu annuel de 20.000 écus d'or sol (60.000 livres), et s'engageait, outre la jouissance des bijoux de la couronne, à lui donner en propre tels bijoux et joyaux qui conviennent à une reine. Aux portes de Lyon, il lui fit remettre un collier de pierreries évalué à 150.000 écus.

Le contrat fut signé à Florence le 25 avril (1600) et, à partir de ce jour-là, Marie de Médicis fut traitée en reine. « Elle disna publiquement et fut assise à table sous un dais ; son oncle s'assit beaucoup plus bas qu'elle ».

La fiancée du roi de France était fille de François de Médicis, le prédécesseur et le frère du Grand Duc régnant, et de Jeanne, archiduchesse d'Autriche. Elle avait vingt-six ans accomplis. Le portrait de Scipione Gaetano, qui est au Palais Pitti, la représente, avec peu d'art et sans flatterie, avec un nez fort, des yeux à fleur de tête, comme chez la plupart des Médicis, des cheveux blonds tirant sur le châtain, et un visage sans expression. Une estampe de notre Bibliothèque Nationale accentue le manque de charme et d'intelligence. Mais les gens qui la virent à son débarquement à Marseille la trouvaient appétissante. « Sa Majesté, dit le document officiel, estoit de fort riche taille, grasse et en bon point, un fort bel œil, un teint fort beau sans fard et sans poudre ». Elle s'habillait superbement.

Elle passait pour morose. Sa jeunesse avait été attristée par la mort de sa mère, après une chute, qui fait penser à un crime, et par le mariage de son père avec une maîtresse intéressée à l'accident, la belle Bianca Capello, une aventurière vénitienne. Le seul parent qui lui eût inspiré de la sympathie, c'est son oncle Ferdinand ; elle n'aimait pas sa tante, la grande duchesse Christine de Lorraine, petite-fille de Catherine de